l'évêché de Montréal, ne rêvant et ne soupirant qu'après les missions sauvages, il partit pour la Rivière-Rouge, où il était envoyé pour remplacer le très-rév. M. Thibault, dans la Saskatchewan. Il fut rejoint lui-même par d'autres missionnaires, les Pères Oblats. Etant entré dans cette congrégation, il a toujours continué à travailler avec ses frères dans ce vaste champ de la vigne du Seigneur, jusqu'en 1873, qu'il fut appelé par son supérieur-général à venir prendre la direction de la maison de Sainte-Marie de Winnipeg.

Le Rév. Père Lacombe a publié, il y a quelque temps, un dictionnaire et une grammaire en la langue des Cris, et on nous dit qu'il est sur le point de commencer l'impression d'un autre ouvrage très-volumineux, du même genre, en la langue des Sauteux ou Otjibway de Manitoba.

Malgré ses courses et ses travaux, cet ami de nos colons de Manitoba jouit d'une bonne santé. Son plus grand désir, c'est un jour de pouvoir retourner vers ses anciennes missions et y consacrer le reste de sa vie.

Dans ce temps-ci, le Père Lacombe est grandement occupé du mouvement d'émigration vers le Nord-Ouest. Déjà, l'an dernier, de concert avec les agents, il avait réussi à amener un bon nombre de colons à Manitoba. Après plusieurs visites dans la Nouvelle-Angleterre, il a pu, par ses informations, déterminer, cette année, un bien plus grand nombre de familles à aller rejoindre leurs amis qui les ont précédés. Le bon Père n'est rebuté par aucune difficulté ni contrariété. Il a su s'acquiescer la confiance du gouvernement d'Ottawa, qui lui accorde bien des faveurs que d'autres auraient demandées en vain. Le Rév. P. Lacombe mérite, sans aucun doute, la reconnaissance et les encouragements de tous ceux qui ont à cœur l'établissement de Manitoba et le repatriement de nos compatriotes, encore exilés aux Etats-Unis, si exposés à ruiner leur santé dans les manufactures, et souvent à perdre cette nationalité dont tout enfant du sol canadien doit être fier.

ABRAHAM WIKASKOKISÉYIN

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait d'Abraham Wikaskokiséyïn (herbe odoriférante), le chef de la tribu des Cris, dans la vallée de la Saskatchewan, territoire du Nord-Ouest. Il y a quelques semaines, les feuilles publiques annonçaient la mort accidentelle de ce bon sauvage. Un véritable ami de cette tribu, désolée par la perte de son chef, nous fournit quelques détails sur les principaux incidents de la vie de Wikaskokiséyïn, que nous publions avec le plus grand plaisir.

Les ancêtres de ce chef appartenaient à une peuplade appelée les *Caribou* (Kâkiwâtjénak), vivant aux environs du Missouri. La guerre qui existait alors entre cette tribu et celle des Cris occasionna l'enlèvement d'une jeune femme qui fut amenée au milieu des Cris, et y donna naissance à un fils qu'on nomma plus tard Wikaskokiséyïn. Devenu jeune homme, et ayant été adopté par les Cris comme appartenant à la tribu, il prit part à leurs guerres et aventures. Son caractère aimable et conciliant, et surtout sa bravoure, l'élevèrent bientôt au-dessus de ses compagnons. Il était d'une petite taille, et on commença à le nommer *Apistchi-koimâs*, le *petit-chef*. Chez les sauvages des prairies, le désintéressement, la libéralité et la prodigalité sont des qualités qui placent bientôt quelqu'un au nombre des *grands*. Notre jeune homme venait bien des fois de ses courses dangereuses avec des bandes de chevaux enlevés à l'ennemi, et des chevelures pendaient à sa ceinture. Arrivé dans son camp, il distribuait toutes ces dépouilles à la foule qui l'acclamait, et ne gardait rien pour lui. Nombre de fois, il sauva ses compagnons de dangers imminents par sa hardiesse et son audace remarquables.

Devenu *grand homme*, il se maria, et c'est d'alors que date véritablement le choix qu'on fit de lui comme chef de la tribu des Cris. Il commença de suite à se faire remarquer par sa patience, et la constance qu'il déploya pour engager sa nation à vivre en paix avec les tribus voisines.

Depuis longtemps, il manifestait ses sympathies et son attachement pour les blancs, en plaçant leur cause dans les *grands conseils*. A l'arrivée des missionnaires au milieu de ses gens, il se montra bon, généreux et hospitalier envers eux, mais il tarda longtemps à inscrire son nom sur la liste des catéchumènes, tout en encourageant les siens à se faire chrétiens. On ne pouvait s'expliquer son retard de prendre pour lui ce qu'il trouvait si bon pour les autres.

Il estimait et aimait beaucoup le Rév. Père Lacombe, le premier prêtre avec lequel il avait fait connaissance et *amitié*. Le Père lui parlait souvent de religion, mais Wikaskokiséyïn sou-

tenait toujours que le temps n'était pas arrivé pour lui. Une circonstance providentielle déterminait son changement. Un jour, son gendre s'était fracturé la main par l'explosion de son fusil. Le jeune homme, de désespoir, s'était enlevé toute la main en se coupant le poignet avec son couteau. Il s'était fait lier le bras avec du nerf pour arrêter le sang. Quelques jours après cet accident, le missionnaire arrive dans ce camp. Wikaskokiséyïn s'empresse d'aller le saluer et lui demande de soigner son gendre. Le cas était bien grave, et le pauvre Père, en voyant cette plaie hideuse, ce bras gonflé, et une partie des chairs déjà en putréfaction, finit par dire au chef qu'il regretta, mais qu'il ne pouvait rien faire pour son gendre, vu que cette affreuse blessure requérait un bien meilleur médecin.

« Homme de la prairie, dit Wikaskokiséyïn, soigne-le quand même, et je me mettrai de la *Prière*, quoique tu ne le guérisses pas. »

Le prêtre, forcé par les instances de son ami qui avait tant de confiance en lui, entreprit tout de même de soigner le jeune homme. Avec son rasoir, il détacha les chairs gâtées, appliqua tous les jours des onguents, et tous les jours lavait la plaie, après en avoir détaché le pus. Avec l'aide du Grand Maître de la vie, au bout de vingt-cinq jours de soins, le jeune homme était guéri. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre le chef et toute sa nombreuse parenté, qui suivirent son exemple.

Pendant que Wikaskokiséyïn était catéchumène et qu'il se préparait à recevoir le baptême, un incident digne d'être rappelé, pour l'honneur de ce grand chef, eut lieu en présence du missionnaire. C'était dans le mois de février, dans les grandes plaines du Nord-Ouest, au milieu d'un camp assez nombreux. Après la prière du soir, plusieurs des principaux étaient restés pour causer avec le missionnaire en fumant le calumet. Wikaskokiséyïn était là, comme toujours, le plus proche de la *robe noire*. Tout à coup, un sauvage, en habits de voyage, tout couvert de frimas, ses raquettes sous le bras, entre, remet au Père un paquet, et s'accroupit auprès du feu. C'était un courrier de la mission de Saint-Albert (cinq nuits de distance), et qui apportait la malle du missionnaire, qui, depuis bien des mois, n'avait pas eu de nouvelles des pays civilisés. En ouvrant le paquet, le missionnaire reconnut les lettres de son évêque, de ses amis et de ses parents. Il fit si bon de recevoir des lettres quand on est bien loin des siens ! Tous les yeux étaient tournés sur lui et on cherchait à deviner sur sa figure les nouvelles qu'on attendait avec tant d'anxiété. Le Père avait déployé un grand papier et le parcourait en silence, mais ses émotions le trahissaient. C'en est fait, le chef ne peut plus se contenir, et interpelle le Père en lui disant :

« Voyons, un peu pour nous. Dis-nous ce que dit ce papier, puisque tu parais si touché. »

— Ah ! dit le missionnaire, ce papier renferme les paroles du pape, le chef de tous les priants. Il s'adresse à tous les chefs de la *prairie* et leur dit de se rendre auprès de lui, pour tenir un grand conseil pour l'intérêt de la religion. C'était l'Encyclique que le Pape adressait à tous les évêques pour les inviter au concile du Vatican. Wikaskokiséyïn se lève et demande le nom du Pape. Le Père lui dit : « Pie IX ! » — « Mon Père, répète donc encore une fois. » Le Père de répéter Pie IX une seconde fois. Alors tout transporté, il dit au missionnaire : « Est-ce qu'il nous est permis, à nous, si misérables, de prononcer ce nom ? — Oh ! oui, mes enfants, dit le Père, puisque vous êtes de sa famille. » Il fait le signe de la croix, et avec la plus grande émotion, il dit : « Pie IX ! — Dites tous comme moi, dit-il à ses compagnons, cela nous portera chance. » Ensuite il demande au Père le papier et la place où était imprimé le nom de Pie IX, et le baise avec amour en l'arrosant de ses larmes. Il n'en faut pas davantage pour démontrer le bon cœur et l'intelligence de Wikaskokiséyïn. L'été suivant, il se trouvait, avec sa tribu, aux prises avec la terrible maladie, la petite vérole, qui a décimé les pauvres sauvages pendant plusieurs mois. Plus de 3,000 individus, parmi les tribus de la Saskatchewan, ont été victimes de ce cruel fléau. Wikaskokiséyïn se montra à la hauteur de sa position, au milieu de la consternation générale. Il venait de recevoir le baptême et de faire les *grandes promesses* du mariage. Il consolait, il encourageait, et il était presque toujours, avec le prêtre, auprès des morts ou des mourants. Il invitait les mieux portants à l'aider pour enterrer les morts. Comme le prêtre, il consolait ceux qu'il ne pouvait secourir. Des scènes bien touchantes et bien navrantes se sont passées alors et ne sont connues que du pauvre missionnaire, le témoin attendri d'une nation frappée par un grand malheur.

L'été dernier, le lieutenant-gouverneur de Manitoba se rendait sur les bords de la Saskatchewan, afin de faire un traité avec la tribu des Cris. Quelques-uns étaient mal disposés et ne voulaient pas entendre parler de traité. Mais Wikaskokiséyïn, dans une harangue sage et persuasive, fit comprendre aux siens que c'était leur intérêt de bien s'entendre avec les *blancs*. Il les persuada et le traité fut conclu. Devant toute l'assemblée, il demanda au Gouverneur des missionnaires catholiques. Le représentant de la Reine l'embrassa, lui remit un habit de chef et un beau pistolet. Wikaskokiséyïn s'était acquis l'amitié et l'admiration de tout le monde. Hélas ! il ne devait pas jouir longtemps de ces marques de distinction. Quelques mois après, ce même pistolet lui donna la mort. Pendant une réunion dans sa loge, on examinait cette arme, qu'on remuait en tous sens, sans précaution. Tout à coup une détonation se

fit entendre, et le chef des Cris est frappé mortellement, à la grande désolation de tous.

C'est ainsi que quelque temps après, les journaux du pays annonçaient cette mort tragique :

« Nous apprenons avec un grand regret la nouvelle de la mort d'Abraham Wikaskokiséyïn (herbe odoriférante), tué accidentellement par la décharge d'un pistolet. Ce sauvage remarquable était depuis longtemps le chef de la tribu des Cris des Prairies, dans le Nord-Ouest. »

« Depuis plusieurs années, il avait, ainsi que sa parenté, embrassé le christianisme par les soins du R. P. Lacombe, qui l'avait baptisé et marié. Les missionnaires ont toujours trouvé en lui un appui, un aide et un fidèle ami dans leurs travaux apostoliques. Il s'est toujours montré le protecteur des blancs, et plus d'une fois il a prouvé la sincérité de ses bonnes dispositions envers eux, par des conseils conciliants et sa sagesse dans les assemblées de sa tribu. Il était aimé de tous, et même les tribus ennemies ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à son mérite, en publiant ses vœux pacifiques et son honnêteté dans les traités. Il s'était acquis sa position par son désintéressement, sa douceur et sa charité envers ceux qui souffraient. »

« Le lieutenant-gouverneur Morris, en annonçant sa mort au Rév. P. Lacombe, a dit que ce chef lui avait été d'un grand secours, l'été dernier, au fort Pitt, lors du traité que son Honneur a conclu avec les Cris, et qu'il le regrettait sincèrement. »

« Il y a une dizaine d'années, Abraham Wikaskokiséyïn avait accompagné le Père Lacombe à Saint-Boniface, où, dans la cathédrale, il avait reçu le sacrement de confirmation des mains de Sa Grandeur Mgr. l'archevêque. »

« Les missionnaires perdent en lui un bon ami, les sauvages du Nord-Ouest un chef intelligent, et les blancs un protecteur dans leurs rapports avec les indigènes. »

En complétant ces détails sur la vie d'un de nos meilleurs alliés parmi les sauvages, nous avons cru faire plaisir à tous ceux qui s'intéressent au Nord-Ouest. AMICUS.

NECROLOGIE

M. Magloire Lanctôt, magistrat de district pour le district judiciaire de Saint-Hyacinthe, est décédé le 18 du courant, à l'âge de cinquante-quatre ans seulement. Cette mort cause beaucoup de regrets à Saint-Hyacinthe, où le défunt jouissait de la plus grande estime. Il était natif de Laprairie et avait fait ses études au collège de Montréal. C'était un avocat distingué et demeurait à Saint-Hyacinthe depuis 1863. Doué d'un beau physique, M. Lanctôt possédait toutes les qualités de l'orateur sympathique. Sentant sa fin approcher, il se prépara à la mort en recevant tous les secours de la religion. Sa mort a été celle d'un bon chrétien. Il laisse une veuve et plusieurs enfants.

NOS GRAVURES

Danse sacrée dans le temple de Shinto (Japon)

Un jeune Français, M. Emile Guisnet, qui sait faire l'emploi le plus intelligent de sa grande fortune, a entrepris de visiter l'extrême Orient dans le but de recueillir des renseignements précis sur les religions des races sémitiques. Une mission du ministre de l'instruction publique lui donna à cet effet un caractère officiel ; il a pu pénétrer ainsi dans les sanctuaires les plus inaccessibles aux simples mortels, et surtout aux Européens. La gravure que nous donnons aujourd'hui est un épisode de ce voyage.

Il existe deux religions au Japon : le bouddhisme, qui est le culte populaire, et le shinto, réservé aux rites officiels. Or, il paraît que le gouvernement japonais entreprend de grandes réformes religieuses ; il supprime certaines sectes, ferme certains temples ; de sorte que le clergé des deux cultes, voyant arriver un personnage étranger avec une lettre de créance et une escorte d'honneur, rivalisa de zèle et d'empressement pour bien le recevoir ; persuadés qu'ils avaient affaire à quelque grand dignitaire des cultes européens, un évêque pour le moins, les prêtres organisèrent en l'honneur du prélat improvisé de véritables conciles et des fêtes religieuses du caractère le plus curieux. Dans ces réunions, les plus savants docteurs répondirent de fort bonne grâce aux questions que leur adressait M. Guisnet par l'intermédiaire de ses interprètes, lui indiquèrent les ouvrages qu'il devait se procurer pour bien connaître leurs idées, et rédigèrent des réponses simples et claires à des demandes adressées par écrit sur la création, l'intervention divine, la prière, les miracles, la vie future et la morale. Ils lui firent présent de livres religieux et d'objets sacrés dont le voyageur rapporta une collection considérable.

A Ishé, la ville sacrée du shinto, il éprouva quelques difficultés ; les administrateurs religieux de ce pays se prétendirent complètement indépendants, et se refusèrent non-seulement à donner des explications, mais encore à le laisser pénétrer jusqu'au grand-prêtre des temples. Cette résistance ne fut vaincue qu'après une journée de pourparlers ; mais alors, notre explorateur fut reçu par le grand-prêtre de la manière la plus empressée, en présence du clergé et de tous les grands dignitaires ; on lui fit voir les trésors du temple ; enfin, on organisa en son honneur une danse religieuse telle qu'on l'exécute les jours de grande fête ou en présence de S. M. le mikado.

Pendant ce temps, les membres du clergé qui avaient fait de l'opposition à l'entrevue étaient restés en dehors et tâchaient d'entendre à travers les murailles de papier les belles choses qui se disaient dans le pavillon du Taiko.

Notre gravure est faite d'après un croquis de M. Félix Régamey, dessinateur attaché à la mission.

La chute de Truro, N.-E.

Truro est une ville importante de la Nouvelle-Ecosse. Elle est située au centre de la péninsule, sur la ligne de l'Intercolonial, à égale distance d'Halifax, sur l'Atlantique, et de Pictou, sur le détroit de Northumberland. Toute la région intérieure de la Nouvelle-Ecosse est semée de collines, de lacs, de rivières et de chutes. C'est un des plus beaux pays du monde.

La maison des Jésuites à Sillery, en 1637

Sillery fut établi en 1637. La maison des Jésuites date de cette époque. Nous ne connaissons pas d'édifice plus ancien en ce pays. Moitié résidence, moitié forteresse, construite au temps des incursions des sauvages, cette maison a des murailles de quatre pieds d'épaisseur. C'est sa solidité qui explique sa durée. La *résidence* fait face à l'église de Sillery, sur le côté nord du chemin de Sillery, à quatre milles de Québec. L'abbé Ferland et M. John LeMoine ont décrit en détail l'établissement de Sillery, et raconté l'histoire de ce village. La *résidence*, qui a été souvent réparée et toujours entretenue en bon état, est maintenant occupée par un employé de M. M. Dobell et Cie., qui en est propriétaire.

Carlton House, Saskatchewan

Carlton House ou le *Fort Carlton*, sur la rivière Saskatchewan, à cinq cents milles de Fort Garry. C'est un poste qui appartient à la compagnie de la Baie-d'Hudson. Il est placé au centre d'une région très-importante. Le gouvernement y possède un entrepôt général pour l'approvisionnement des districts du Nord. C'est près de cet endroit que la convention des Cris et des commissaires du gouvernement a eu lieu l'année dernière.

Il y a, depuis deux ans, un bateau à vapeur appartenant à la compagnie de la Baie-d'Hudson, qui fait le service sur la Saskatchewan, entre Carlton et Grand-Rapide, sur un parcours de près de trois cents lieues.

Les ruines de Beaumanoir

Tout le monde connaît le nom du château du fameux Intendant Bigot. Ce nom est surtout familier aux lecteurs de *L'Opinion Publique*, qui ont lu les descriptions qu'en a données M. Marmette dans son roman : *l'Intendant Bigot*.

N. B.—Nous sommes forcés de remettre à notre prochain numéro un article de M. John LeMoine sur les *Ruines de Beaumanoir*, qui devait accompagner cette gravure, mais qui nous est parvenu trop tard pour paraître cette semaine.

« Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête, » comme disent ceux qui font usage du *Rénovateur* Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute souillure. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centins chaque. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents pour le Canada.